

MARGUERITE YOURCENAR, CITOYENNE DU MYTHE ?¹

par Mireille BRÉMOND
(Université d'Aix-Marseille III)

À Bernard Pivot qui, en 1979, lui faisait remarquer : « Vous êtes moitié française, moitié belge, vous êtes maintenant américaine, et pourtant je me dis que votre véritable patrie, c'est la Grèce », Marguerite Yourcenar répondit : « Oh ! Je ne suis pas sûre. Je crois que j'ai des douzaines de patries ». Et comme il s'en étonnait, elle explicita de la façon suivante : « J'ai une passion pour l'Autriche, j'ai une passion pour la Suède, j'ai une passion pour le Portugal, j'ai une passion pour l'Angleterre. Et la littérature anglaise m'a tellement nourrie que c'est certainement une de mes patries. J'aime beaucoup l'Asie, j'ai étudié les littératures asiatiques autant que j'ai pu, et par conséquent je me sens une patrie asiatique autant qu'une patrie européenne. Non, je ne crois pas aux patries exclusives, pas plus que je ne crois aux mères irremplaçables² ».

Cette longue remarque suscite plusieurs réflexions qui s'organisent autour de deux axes : tout d'abord la vision paradoxale qu'a Yourcenar de la patrie, ensuite le lien entre la patrie et la littérature.

¹ Conférence donnée en 2004, Universités de Cluj et Oradea, Roumanie. Texte repris en partie dans la revue *Desmos*, n° 25, 2007.

² *Portrait d'une voix*, Maurice DELCROIX éd., Paris, Gallimard, 2002 ; entretien du 7/12/1979 avec B. Pivot, p. 251-252.

I - Vision paradoxale de la patrie

Dans le texte cité, il est évident que l'idée que se fait Marguerite Yourcenar de la patrie présente un aspect non conventionnel et contradictoire : elle rejette les définitions classiques selon lesquelles la patrie désigne le lieu de naissance, mais aussi, étymologiquement, le pays du père ; définitions selon lesquelles également, le mot concerne un rapport entre le groupe social et l'individu puisqu'il s'agit d'appartenance à une société politique. Yourcenar comprend la patrie dans le sens figuré, c'est-à-dire comme une appartenance affective qui n'a rien à voir avec les papiers officiels. La patrie selon elle, n'est donc pas le pays où l'on naît, d'où l'on est originaire, ni même où l'on vit ou dont on a pris la nationalité, c'est le pays que l'on aime, pour lequel on éprouve une passion. En effet, bien qu'ayant pris la nationalité américaine et après avoir vécu plusieurs décennies aux États-Unis, elle dira à diverses reprises qu'elle connaît mal les Américains³ et elle ajoutera même : « je ne me sens pas beaucoup d'affinités avec l'histoire et le monde de la Nouvelle Angleterre⁴ », région des États-Unis où elle habite. Pour justifier son choix des États-Unis, elle invoque le plus souvent le hasard⁵ et dira à Matthieu Galey : « il faut bien être quelque part⁶ ».

Pour Yourcenar, se sentir une patrie ne signifie donc pas forcément avoir beaucoup vécu ou bien connaître « physiquement » un lieu, mais y avoir beaucoup pensé et en

³ *Y0*, p. 181 ; *PV*, p. 75, entretien de février 1969 paru dans *L'Express*.

⁴ *Entretiens avec des Belges*, p. 177, entretien du 16/04/1975 avec P. Dasnoy. Voir aussi la *Lettre* du 14/8/1954 à M.K. de Radnotfay, p. 111 : « J'ai acquis en 1947 la nationalité américaine, mais suis restée totalement française d'habitudes et de culture ». L'ouvrage de B. DEPREZ, *Marguerite Yourcenar and the USA, from prophecy to protest*, Peter Lang, 2009, apporte des informations extrêmement intéressantes sur la relation de Yourcenar aux États-Unis.

⁵ Ce terme revient régulièrement dans les entretiens pour expliquer le choix de l'écriture ou l'installation aux États-Unis notamment.

⁶ *Y0*, p. 123.

Marguerite Yourcenar, citoyenne du mythe ?

connaître très bien la littérature et la philosophie, et l'aimer. R. Poignault remarque que, en règle générale, « le voyage en Orient est postérieur aux œuvres : l'Orient de Marguerite Yourcenar est avant tout un Orient imaginaire, tel qu'elle a pu le concevoir à travers la littérature et les arts »⁷. Ce sentiment est plutôt l'attachement à un esprit qu'à un sol et elle inverse les termes traditionnels du lien avec la patrie : on aime sa patrie parce qu'elle est notre patrie, tandis que pour Yourcenar un pays est sa patrie parce qu'elle l'aime.

Ce qui est flagrant par ailleurs, c'est le refus d'un rapport privilégié avec une nation. Ce rapport normalement unique est dilué dans l'expression « des douzaines de patries », mais aussi dans la notion de la patrie qui s'élargit à des continents lorsqu'elle parle de patrie « asiatique » ou « européenne ». Cela pose deux problèmes. Le premier est la notion de patrie « continentale ». Il est certes d'actualité de parler d'Europe et de citoyen de l'Europe et Yourcenar avait peut-être une vision prémonitoire, mais rien dans ses entretiens ou ses essais ne laisse penser que sa vision est politique ou historique et liée en tout cas avec l'Europe en train de se faire. De plus cet élargissement à un continent paraît gommer les différences et à ne saisir que les affinités (qui sont certaines et réelles) à l'intérieur d'une aire culturelle si vaste et variée, on risque de perdre de vue la réalité, car il est difficile tout de même de mettre dans le même panier l'Europe méditerranéenne et l'Europe septentrionale ou l'Europe centrale en ce qui concerne les mythes, la sensibilité, la vision du monde, l'imaginaire. Le souci d'universalité risque d'être globalisant dans le sens péjoratif du terme. Par ailleurs, les États-Unis d'Asie ne sont pas encore au programme et mêler dans un tout des civilisations aussi proches mais aussi différentes que celles du Japon, de la Chine et de l'Inde (sans oublier tout ce dont Yourcenar ne nous parle pas car l'Asie ne se réduit pas à ces trois pays), c'est faire preuve d'un esprit

⁷ Rémy POIGNAULT, « Marguerite Yourcenar et l'Orient : panorama », *Marguerite Yourcenar et l'Orient, Bulletin de la SIEY*, n° 16, mai 1996, p. 27.

réducteur. Or nous ne pouvons pas accuser Marguerite Yourcenar de méconnaître ces différences, car elle savait très bien de quoi elle parlait. Nous avons des certitudes en tout cas pour l'Europe nordique, centrale et méditerranéenne qu'elle connaissait aussi bien physiquement que par la littérature. Il y a donc chez elle un abus de langage quand elle parle de patrie à l'échelle d'un continent, abus qui est lié non à l'ignorance mais plutôt au désir d'échapper à la prison des étiquettes⁸, et aussi peut-être lié à une difficulté personnelle, voire familiale devant la nationalité et la patrie. Souvenons-nous que le père de Yourcenar, Michel de Crayencour, avait déserté l'armée française deux fois, la première pour cause de dettes, la seconde pour une histoire d'amour. Il y a chez lui un manque de patriotisme évident que relève sa fille⁹. Yourcenar, relatant la deuxième désertion de son père dans *Archives du Nord*¹⁰, dit qu'il « n'ignore pas qu'il consomme ainsi sa rupture, non seulement avec l'armée, mais aussi avec sa famille et avec la France, où, sauf amnistie, il ne pourra rentrer avant l'âge de quarante-cinq ans¹¹ ». C'est ce qui l'amènera à se marier et à s'installer en Belgique. Le fils issu de ce premier mariage, qui a toujours eu des relations difficiles avec son père, optera d'ailleurs pour la nationalité de son pays de naissance, la Belgique, tandis que Yourcenar, pourtant de mère belge et née à Bruxelles, a choisi la nationalité française. Yourcenar ne cache pas que le choix de son

⁸ *PV*, p. 124, entretien avec J.-C. Texier, 1971 : à propos de ses personnages qui ne sont attachés à aucune terre, elle dit que « cela traduit leur volonté de bris des habitudes, leur effort pour voir autre chose ».

⁹ *AN*, p. 1104 : « Nous avons vu que le patriotisme n'était pas chez lui une passion ardente ». Dans *Les Yeux ouverts* (p. 24), elle mentionne la désertion de son père comme une aventure, et curieusement il n'y a quasiment pas de traces de cet épisode dans les entretiens. Voir *PV*, p. 296. Voir aussi la lettre dans laquelle elle se justifie auprès de son neveu Georges de Crayencour, d'avoir dévoilé ce côté peu honorable de la famille, dans *L*, p. 566 (lettre de septembre 1977).

¹⁰ p. 1114-1115 ; 1129 ; 1132. Pour la désertion, voir aussi de simples allusions dans *QE*, p. 1187, 1193, 1214, 1353.

¹¹ P. 1115. Un peu plus loin, elle nous apprend que « dès 1889, une amnistie inattendue lui rouvrit officiellement la France » (p. 1142). Voir aussi *QE*, p. 1215.

frère aîné a posé un problème à son père et lui a fortement déplu¹². Il y a donc une difficulté réelle autour de la nationalité et de la patrie, dans la famille. Notons au passage que pendant un certain temps (jusqu'à ce qu'elle soit admise à l'Académie royale de Belgique en 1971), Yourcenar a même rejeté son ascendance belge. Dans un entretien de 1954, elle dit : « en réalité, je suis née à Lille. C'est ma mère qui était belge¹³ ». Elle tentera de gommer cette origine encore quelques années plus tard, en 1968, lorsqu'elle affirmera : « Je suis moi-même d'origine non pas belge, comme on dit, mais flamande, du nord de la France¹⁴ ». Comme si la lignée maternelle n'existait pas, comme si rien de sa mère, pas même ses origines n'avait pu lui être transmis.

Le deuxième problème est celui des douzaines de patries. Yourcenar revient sur cette question plusieurs fois : « l'étranger est devenu pour moi une deuxième, une troisième et une cinquième patries » dit-elle à P. Desgraupes¹⁵ dans un entretien. En fait, cette multiplication des patries aboutit non pas à un surnombre insolite, mais à la dilution jusqu'à l'effacement de la notion de patrie. Et lorsqu'elle dit à Matthieu Galey : « j'ai plusieurs religions, comme j'ai plusieurs patries, si bien qu'en un sens je n'appartiens peut-être à aucune¹⁶ », elle reprend à son compte une situation attribuée à ses personnages préférés : « Nathanaël, [...] comme Hadrien, n'est étranger nulle part et chez lui nulle part¹⁷ ».

Plusieurs explications de cette attitude sont possibles : sans omettre son enfance nomade qui lui a sans doute donné l'habitude et le goût de ne pas avoir vraiment de point fixe, ni le fameux

¹² *AN*, p. 1132. Chacune des deux familles de Marguerite Yourcenar, la belge et la française, déplorait l'alliance avec l'autre nationalité : la famille de Fernande : *SP*, p. 924 ; la famille de Michel : *QE*, p. 1219.

¹³ *PV*, p. 32, entretien d'avril 1954 avec G. d'Aubarède.

¹⁴ *PV*, p. 78, entretien de septembre 1968 avec C. J. Bjurström.

¹⁵ *PV*, p. 296, entretien du 12/01/1981.

¹⁶ *YO*, p. 313.

¹⁷ *PV*, p. 418, entretien de 1987 avec J.-P. Corteggiani. Voir aussi l'entretien avec P. Pompon-Bailhache, avril 1979, p. 202.

« hasard » qu'elle invoque si souvent à propos de sa vie, d'autres hypothèses peuvent être avancées. Son goût de l'universel d'une part, très souvent affiché lui aussi et qui lui fait dire qu'elle a « un goût du monde dépouillé de toutes les frontières¹⁸ ». Son goût profond pour la liberté d'autre part. La patrie, bien qu'elle ne le dise pas ainsi, pourrait être une entrave à cette liberté¹⁹, un enfermement qu'elle refuse. Enfin, cette non exclusivité du lien à la patrie renvoie directement à la relation à la mère. Il est certes habituellement question de mère patrie, et le rapprochement pourrait sembler naturel, voire banal dans la bouche de n'importe qui d'autre que Marguerite Yourcenar, car ici, la mère n'est présente que pour être rejetée, en même temps que la patrie unique. Ce refus rappelle les nombreuses occasions où Yourcenar a exprimé son absence du sentiment de manque de la mère²⁰. Il faut tout de même souligner qu'elle semble confondre deux notions lorsqu'elle parle de mères qui ne sont pas irremplaçables. Elle a certainement raison de dire, et sans doute est-elle sincère, que la personnalité de sa mère, Fernande, morte à sa naissance, ne lui a pas manqué puisqu'elle ne l'a pas connue. Mais ce qu'elle semble ne pas voir, ou qu'elle refuse de voir, c'est que si le rapport entre deux individus n'est pas irremplaçable, le lien mère/enfant, lui, est irremplaçable, et que ce lien elle ne l'a pas eu. S. Proust et P. Doré ont chacune écrit un bel essai dans lequel il est question de la difficulté de Yourcenar à gérer ce manque inavouable de la mère. L'absence maternelle a été selon Yourcenar, comblée par les nombreuses mères de substitution qu'étaient les amies de son père²¹ : « Je dois dire que mon père était fort entouré de femmes.

¹⁸ *PV*, p. 178, entretien de juillet 1976 avec C. Servan-Schreiber. Voir aussi *YO*, p. 265 : « Je suis contre le particularisme de pays, de religion, d'espèce. Ne comptez pas sur moi pour faire du particularisme de sexe ».

¹⁹ La liberté est aussi une valeur dont elle parle souvent, pour elle-même, pour son père ou pour ses personnages préférés (*Zénon* en particulier).

²⁰ *YO*, p. 15-16 : M. Galey : « Il y a cependant un élément particulier dans votre enfance : elle est sans mère. Est-ce que cette absence vous pesait ? » M. Yourcenar : « Pas le moins du monde ». Voir aussi *PV*, p. 231 ; *SP*, p. 744.

²¹ P. DORÉ, *Marguerite Yourcenar ou le féminin insoutenable*, Genève, Droz,

Marguerite Yourcenar, citoyenne du mythe ?

Alors il y avait assez de personnes pour me faire des cols en broderie anglaise ou m'offrir des bonbons²² », dit-elle à Matthieu Galey. Et l'on ne peut que remarquer la dévalorisation de la fonction maternelle qui se réduit à presque rien.

Cette surabondance de mères me paraît strictement parallèle à la surabondance de patries. Si l'on accepte la thèse que la dénégation cache un manque réel, est-ce à dire qu'une patrie lui aurait fait défaut comme une mère lui a fait défaut ? Nous venons de voir que même si elle n'a pas eu de manque avec la patrie puisqu'elle se sent « très profondément de culture française²³ », cette question était au cœur de relations familiales conflictuelles (entre le fils et le père), ou honteuses (la désertion du père) ou douloureuses (la mort de la mère étrangère). D'ailleurs, à plusieurs reprises, lorsqu'elle affirme son appartenance culturelle à la France, c'est pour y mettre tout de suite des limites. Dans un entretien, après avoir dit qu'elle est de culture française, elle ajoute qu'elle se sent chez elle dans plusieurs pays d'Europe autant qu'en France. Et dans une lettre où elle affirme être restée totalement française malgré sa vie

1999 ; S. PROUST, *L'autobiographie dans « Le Labyrinthe du monde » de Marguerite Yourcenar*, Paris, L'Harmattan, 1997. Depuis, deux autres ouvrages éclairants sont sortis : B. DEPREEZ, *Marguerite Yourcenar, écriture, maternité, démiurgie*, Bruxelles / Berne..., Peter Lang, 2003, C. ALLAMAND, *Marguerite Yourcenar, une écriture en mal de mère*, Paris, Imago, 2004.

²² *YO*, p. 16. Et dans *SP*, p. 744 : « Barbara ne fit pas que remplacer pour moi la mère jusqu'à l'âge de sept ans ; elle fut la mère [...]. Par la suite, ou simultanément, les maîtresses ou les quasi-maîtresses de mon père, et plus tard la troisième femme de celui-ci, m'assurèrent amplement ma part des rapports de fille à mère : joie d'être choyée ou chagrin de ne pas l'être, besoin vague encore de rendre tendresse pour tendresse, admiration pour la jolie dame, dans une occasion au moins amour et respect, dans une autre, cette bienveillance un peu agacée qu'on a pour une bonne personne pas très douée pour la réflexion ».

²³ *PV*, p. 176-177, entretien de 1976 avec C. Servan-Schreiber : « je me sens très profondément de culture française, mais quand je retourne en Europe, je suis chez moi aussi bien en Autriche ou au Portugal qu'en France ». Voir aussi dans un entretien de 1969, p.75 : j'écris « pour des Français, toujours » ; p. 76 : « mon œuvre [...] est entièrement française ».

américaine, elle précise aussitôt : « bien que j'aie vécu dans tant de pays que j'ai peine à me croire, par moments, une nationalité quelconque²⁴ ». La patrie fait indéniablement problème.

Il semble que Yourcenar ait compensé de deux façons le manque de mère dont elle dit ne pas avoir souffert : d'une part en remplaçant la mère/patrie par de nombreuses mères et de nombreuses patries, comme il vient d'être dit, ensuite en se choisissant une mère et une patrie idéale(s) de substitution : Jeanne de Vietinghoff (amie de sa mère, est-ce un hasard ?) et la Grèce. Toutes les deux occupent une place considérable dans l'œuvre et l'imaginaire yourcenariens²⁵. Toutes les deux se sont également dérobées : en effet, Marguerite n'a plus revu Jeanne après la rupture de ses relations avec Michel²⁶, et elle n'a pas pu aller en Grèce, patrie qu'elle s'était choisie, en 1939²⁷. Finalement, c'est la dernière femme de Michel, plutôt médiocre²⁸, ce sont les États-Unis, qui ne l'ont jamais beaucoup passionnée et où elle n'avait fait qu'un séjour en 1937 avant de s'y installer par hasard, qui vont être la dernière mère et la dernière patrie. Elle reconnaît d'ailleurs aux deux des qualités certaines, sans s'investir outre mesure dans ces relations assez décevantes.

²⁴ *Lettres*, du 14/8/1954 à M. K. de Radnotfay, p. 111.

²⁵ On trouve la figure de Jeanne, sous des appellations diverses, dans *Alexis, Le Coup de grâce, La Nouvelle Eurydice*. Valentine dans *Anna, soror...*, la dame de Frösö dans *L'Œuvre au Noir*, Plotine dans *Mémoires d'Hadrien*, Madeleine d'Ailly dans *Un homme obscur*, ont des traits de Jeanne.

²⁶ *QE*, p. 1366. Dans *QE* elle parle peu de ses relations avec Jeanne, comme si elle avait très peu de souvenirs concrets, voir les pages 1275, 1352-1353, 1367.

²⁷ Elle mentionne dans plusieurs entretiens, d'ailleurs, cette anecdote : *Marguerite Yourcenar, Entretiens avec des Belges*, Cidmy, 1999, entretien du 3/10/1968 avec J. M. Minon, p. 35 ; *YO*, p. 117 ; *PV*, p. 74 ; 143 ; 177 ; 194 ; 231 ; 355 ; 383.

²⁸ *AN*, p. 1135, elle dit que sa belle-mère a soigné Michel avec dévouement. Mais dans *QE*, elle laisse entendre qu'elle ennuie Michel et qu'elle manque d'intelligence, elle est « molle et naïve » (p. 1395, voir aussi p. 1381-1382). Mais on voit qu'elle a pour elle une affection certaine, s'inquiète pendant la guerre pour elle et lui envoie de l'argent : *Lettres* à J. Kalayoff des 27 mai, 27 août et 27 décembre 1941, p. 67-70 et lettre du 20 janvier 1942, p. 72-73.

II - La littérature comme patrie

Examinons à présent la question de la littérature et/ou du mythe comme patrie. « La littérature anglaise m'a tellement nourrie que c'est certainement une de mes patries », dit Yourcenar. De nouveaux problèmes se posent ici : comment une littérature peut-elle devenir une patrie ? Peut-elle remplacer les liens physiques et culturels au sens large avec un pays ? De plus, la citoyenneté est octroyée normalement par la communauté et le passé familial. S'accorder à soi-même une patrie relève d'une volonté de toute-puissance certaine, mais a peu de légitimité. La connaissance d'un pays étranger, même si elle est profonde, est forcément limitée et d'autant plus quand on la réduit à la littérature comme le fait Yourcenar. En effet, la culture pour Yourcenar, ce n'est pas toujours la langue, ce ne sont pas forcément les rapports sociaux, politiques, culturels quotidiens, familiaux, etc..., c'est essentiellement l'art, la littérature, la philosophie, la religion, les légendes ou mythes, c'est-à-dire le lieu où se forge, se retrouve, s'enrichit et s'exprime l'imaginaire d'un peuple. Cet aspect est certainement très important, mais partiel et peut-on être entièrement d'accord avec elle lorsqu'elle dit dans *Archives du Nord* : « on ne connaît bien un peuple qu'à travers ses dieux » (p. 963) ?

Mais admettons l'idée yourcenarienne que l'on puisse être citoyen de la littérature d'un pays. Il faut alors faire une distinction entre la connaissance académique, même très approfondie qui ne donnerait qu'une « citoyenneté intellectuelle », et l'intégration à son propre paysage mental du paysage mental de l'autre (ou des autres) culture(s) que l'on considère comme patrie(s), c'est-à-dire l'appropriation d'un espace mythico-philosophico-culturel. Il faut s'en être « nourri » intérieurement et pas seulement intellectuellement, il faut pouvoir utiliser des thèmes mythiques dans ses propres œuvres de fiction, c'est-à-dire restituer et transformer des données imaginaires et légendaires après les avoir

intégrées, pour que la « citoyenneté mythique » soit accordée²⁹. La question est de savoir si Marguerite Yourcenar est citoyenne du mythe (du mythe grec en particulier) comme le laisse entendre B. Pivot qui pense que sa « véritable patrie, c'est la Grèce ». On pourra dire qu'elle est effectivement citoyenne de plusieurs pays voire de plusieurs continents si l'imaginaire et les mythes de ces pays (ou continents) sont présents de façon égale comme matière vivante dans ses œuvres, comme source créative. Cela dit, ce genre de citoyenneté n'est jamais définitivement prouvé et reste très subjectif, et il est toujours difficile de savoir la réalité vraiment vécue par un auteur. Seule son œuvre nous renseigne et notre vision ne peut être que partielle. Pourtant c'est cette vision parcellaire seule que Yourcenar autorise au lecteur lorsqu'elle dit, dans son essai sur Mishima que « la réalité centrale est à chercher dans l'œuvre³⁰ ».

Or que se passe-t-il vraiment dans l'œuvre de Yourcenar ? Les pays dont elle dit se sentir citoyenne sont-ils présents et comment ? Et si oui, Yourcenar a-t-elle trouvé dans ces pays des « patries intellectuelles » ou des « patries mythiques » ? Il faut faire une séparation entre les œuvres de fiction d'une part (poésie, théâtre, romans) et les essais de l'autre (auxquels il faut ajouter les préfaces, postfaces, notes et entretiens). L'autobiographie est à mettre à part, car pour certaines parties elle relève de l'essai puisqu'il y a un travail sur une documentation et un souci d'utiliser des sources, mais pour le reste elle relève de la fiction car la part de création de Yourcenar y est tout de même très grande. Dans les

²⁹ Du reste, pour la source grecque comme pour l'orientale, les critiques s'accordent pour voir au fil de l'œuvre et de la vie un approfondissement, un enrichissement de l'auteur. Pour la Grèce, G. FRÉRIS, « Marguerite Yourcenar et l'impact de la Grèce contemporaine », *Marguerite Yourcenar, retour aux sources*, R. LASCU-POP, R. POIGNAULT éd., Bucarest, éd. Libra / Tours, SIEY, 1998, p. 126-127 et 140. Pour l'Orient : article de S. SHAMIM, « De l'indianité au bouddhisme dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar », *Bulletin de la SIEY*, n° 16, p. 41.

³⁰ *EM*, p. 198.

œuvres de fiction, il est certain que l'Europe centrale (avec *Alexis* et *Le Coup de grâce*), l'Europe du Nord (*L'Œuvre au Noir*, *Un homme obscur*, *Une belle matinée*, *La petite Sirène*), ainsi que la Méditerranée, c'est-à-dire essentiellement l'Italie et la Grèce (et dans une moindre part le Proche-Orient avec *Feux* et *Nouvelles orientales*) sont très présentes. L'Italie dans *Denier du rêve*, *Mémoires d'Hadrien*, *Dialogue dans un marécage*, *Rendre à César*, la Grèce dans *Feux*, *Nouvelles orientales*, *Électre ou la Chute des masques*, *Le Mystère d'Alceste*, *Qui n'a pas son Minotaure ?*, sans oublier le roman mal aimé *La Nouvelle Eurydice* ni l'empereur Hadrien philhellène. On ne peut pas douter de la patrie « européenne » de Yourcenar, mais d'une part il ne s'agit que d'une partie de l'Europe, (la Suède, le Portugal par exemple, pour lesquels elle a une passion, tiennent une place très mince dans l'œuvre d'imagination³¹) et d'autre part la Grèce arrive en tête, aussi bien comme simple cadre d'une œuvre que comme source d'inspiration, car c'est presque essentiellement la Grèce qui nourrit l'imaginaire, c'est-à-dire qu'il y a entre les différentes patries annoncées comme égales des statuts très différents.

Observons un peu plus en détail les thèmes légendaires présents dans l'œuvre. Si l'on se penche sur les œuvres de fiction, et en faisant un relevé des thèmes mythiques, une évidence apparaît immédiatement : le déséquilibre entre l'Orient et les autres sources. On constate que les figures mythiques de la Grèce arrivent largement en tête avec 120 thèmes environ et la Bible (Ancien et Nouveau Testaments confondus) une quarantaine. Le reste de l'Europe (Faust, Tristan et Yseult, Lohengrin...) arrive loin derrière avec moins de dix thèmes, à presque égalité avec l'Orient (Bouddha, Shiva, Kâli...). Dans les essais qui sont des œuvres d'érudition, les références à des mythes et des thèmes légendaires issus de la Grèce, de la Bible, des mythes de l'Europe centrale et

³¹ Elle déclare avoir une passion également pour l'Italie (*PV*, p. 193) et la Grèce (*PV*, p. 252), mais on sait que ces deux pays sont beaucoup plus présents dans l'imaginaire que d'autres.

du Nord, et de l'Orient sont en général plus nombreuses. On trouve 170 thèmes mythiques pour la Grèce ancienne, une soixantaine pour la Bible, une vingtaine pour l'Europe et une petite dizaine pour l'Orient. Ce qui est intéressant à noter, c'est que les thèmes mythiques orientaux sont stables entre les deux types d'écrits³². On peut noter que l'Orient nourrit surtout la réflexion spirituelle, philosophique, littéraire, plus que l'imaginaire. Nous reviendrons sur ce sujet tout à l'heure. Mais dans les œuvres écrites (ou plutôt réécrites) dans les dernières années, où l'Orient devient plus important, et où, en effet, les mythes classiques diminuent (*Un homme obscur*, *Anna, soror...*), l'imaginaire ne semble pas envahi par les thèmes orientaux. C'est le dépouillement qui remplace l'univers mythique. Il nous reste donc à présent à réfléchir sur deux points délicats : la place de la Grèce et de l'Orient dans son œuvre.

a) La vraie place de la Grèce

On ne peut nier la place importante que joue la Grèce dans l'œuvre et dans l'imaginaire yourcenariens. Avec sa culture, sa littérature et ses mythes (les références à la valeur universelle des mythes grecs sont trop nombreuses pour les citer ici), la Grèce est placée très haut parmi les productions de l'intelligence humaine³³. Elle est partout présente dans l'œuvre, que ce soit comme réservoir

³² R. POIGNAULT remarquait déjà que l'Orient est très peu « sujet direct de création littéraire, mais davantage sujet de réflexion, matière à essais ». Et il conclut en disant qu'il n'y a pas « scission, mais complémentarité entre la source grecque et la source orientale chez Yourcenar : *op. cit.*, *Bulletin de la SIEY*, n° 16, p. 30 et 33.

³³ *Entretiens avec des Belges*, entretien du 01/03/1971 avec J.-L. Jacques, p. 93 : « les mythes grecs ont cet immense avantage, ils sont une espèce de chèque en blanc et chacun de nous met sa signature et écrit à peu près la somme qui lui convient. Il se trouve que psychologiquement, ils nous permettent en quelque sorte tous les retournements. Nous pouvons y mettre à peu près toutes nos émotions, nos interprétations nouvelles de la vie, personnelles de la vie, et le mythe lui-même les soutient, permet de donner une forme immédiatement compréhensive et reconnue par tous ». Voir aussi *PE*, p. 441-443, « L'Examen d'Alceste », p. 101, « La Symphonie héroïque », *EM*, p. 1657 et le « Carnet d'Électre », p. 27 entre autres.

de mythes qui stimule l'imaginaire de l'auteur (*Feux, Nouvelles orientales, La Nouvelle Eurydice*, les trois pièces à sujet mythique, les trois recueils de poèmes), comme sujet de réflexion (essai sur Pindare, sur Cavafy, plusieurs essais repris dans *En pèlerin et en étranger* et dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, « La Symphonie héroïque »), ou encore comme textes à traduire (*La Couronne et la Lyre*, traduction de poèmes de Cavafy). Yourcenar pourrait reprendre à son compte ce qu'elle fait dire à Hadrien : « presque tout ce que les hommes ont dit de mieux a été dit en grec³⁴ », idée qui était déjà exprimée dans *Pindare* lorsqu'elle dit à propos de « ce petit peuple ramassé sur quelques îles ou presque îles » que « de ce qui vaut en nous, les trois quarts viennent de lui³⁵ ». À peu près à l'époque où elle écrivait *Mémoires d'Hadrien*, elle disait aussi : « la Grèce a été le grand événement (peut-être le *seul* grand événement) de l'histoire de l'humanité³⁶ ». Il est vrai que sa position se modifiera sur ce point puisque dans *Archives du Nord*, en 1977, elle dira que les deux moments « révolutionnaires » de l'histoire auront été les époques de Bouddha et du Christ, laissant cette fois la Grèce de côté. Dans les entretiens (dont la plupart datent des années 70 et 80) et dans les Essais, son discours sur la Grèce est toujours très positif et il ne semble pas y avoir de solution de continuité profonde, même si elle préfère parler et revenir de façon presque obsessionnelle sur l'Orient et le bouddhisme dans les dernières années.

Il est indéniable pourtant que l'inspiration grecque baisse après les années 50, mais peut-être pas autant que Yourcenar veut bien le dire. Elle affirme en effet qu'il y a eu une rupture avec la Grèce à la suite de l'exil américain et qu'elle a pris ses distances avec l'Europe. Au début des années 70, elle dit à P. de Rosbo : « la notion même du mythe n'a joué pour moi un rôle vraiment

³⁴ *MH*, p.312. Voir aussi p.371 : « la semence d'idées dont la Grèce a fécondé le monde ».

³⁵ p. 1460 (1932).

³⁶ *Lettres*, p. 114 ; lettre du 9/12/1954 à Ethel Thornbury.

essentiel qu'entre 1932 et 1938³⁷ », ce qui paraît court lorsqu'on regarde l'œuvre. En 1985, elle disait dans un entretien : « la Grèce antique est un des éléments de mon œuvre, mais c'est très loin de représenter la plus grande partie³⁸ ». Il lui arrive également de mettre des bémols à ses louanges mais c'est toujours dans des textes relativement tardifs. Ainsi dans *Souvenirs pieux*, elle dit s'être trompée sur sa perception de la Grèce pendant sa jeunesse³⁹. Il semble en tout cas que ce désintéret affiché pour la Grèce soit démenti en partie par les textes et plus tardif qu'elle ne le dit (surtout à la fin des années 70). Bien sûr, elle n'écrit plus d'œuvres nouvelles sur le sujet après la guerre et reprend essentiellement des textes d'avant-guerre. *Mémoires d'Hadrien*, qui date de 1951 est, on le sait, un vieux projet. Les trois pièces à sujet mythique datent d'avant la guerre ou furent écrites en leur première version pendant la guerre (et reprises dans les années 60). Et justement, ce besoin d'écrire, de rééditer, montre que si la Grèce n'est plus une source vive pour des créations neuves, elle est toujours très présente⁴⁰. De plus, elle n'est pas la seule source d'inspiration dans ce cas

³⁷ *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 146 (entretiens diffusés en janvier 1971).

³⁸ *Portrait d'une voix*, p.330, émission du 2 juin 1985 ; entretien avec D. Bombardier.

³⁹ « J'ai cru vers ma vingtième année, comme Rémo l'avait fait, que la réponse grecque aux questions humaines était la meilleure, sinon la seule. J'ai compris plus tard qu'il n'y avait pas de réponse grecque, mais une série de réponses venues des Grecs entre lesquelles il faut choisir. [...] J'ai constaté aussi que les données du problème sont trop nombreuses pour qu'une réponse, quelle qu'elle soit, suffise à tout », p. 875, texte de 1974.

⁴⁰ Cette réécriture d'œuvres de jeunesse n'est pas spécifique à la Grèce, que l'on se reporte à *L'Œuvre au Noir*, à *Un homme obscur* ou à *Anna, soror...*, qui sont des réécritures plus ou moins tardives d'œuvres des années 30. Selon P. Doré, cette « manie » de la réécriture des œuvres de jeunesse signale une obsession de la faille. Se relire pour se corriger, se reprendre, boucler un système. Mais P. Doré fait remarquer que par cette activité, elle vit dans un univers quasi autarcique où elle s'enferme de plus en plus (p. 291, note 157) ; ce qui est en contradiction avec le souci affiché d'universalité, *op. cit.*, p. 276, 280. Voici ce qu'elle dit : « le triomphe sur le mot, c'est le triomphe espéré sur l'inconscient, c'est la maîtrise imaginaire du langage, c'est l'ivresse de la toute-puissance ».

puisqu'il n'y a plus d'œuvres nouvelles après la guerre, mis à part l'autobiographie. Un rapide regard sur les dates d'édition et de réédition est très révélateur⁴¹.

Quoi qu'il en soit, les pays dont Yourcenar dit qu'ils sont pour elle des patries au même plan que la Grèce (Portugal, Autriche, Suède..) n'occupent pas la même place dans ses œuvres. Seule l'Italie pourrait rivaliser avec elle, mais Yourcenar fait une distinction entre ces deux pays : « L'Italie a été pour moi une passion de jeunesse [...] mais dès que l'on cherche à remonter aux mythes, aux origines de la pensée, ce n'est pas vers l'Italie mais vers la Grèce qu'on est conduit⁴² ».

Il est vrai toutefois qu'après la guerre (mais insistons, surtout vers les années 70, après *L'Œuvre au Noir*), l'universel, le « géologique » comme elle le dit souvent, prennent plus de place dans ses préoccupations que le mythique ou l'historique. C'est vrai aussi que la Grèce n'est pas unique dans sa pensée et tant mieux⁴³. Mais l'aspiration à l'universalité qui se développe à la fin de sa vie est déjà présente dans les œuvres de jeunesse et les mythes grecs

⁴¹ Œuvres sur la Grèce : la première date est celle de la première édition, la seconde celle de la réédition, réécriture ou reprise : *Feux*, 1935-1957-1974 (préface de 1967) ; *Nouvelles orientales* (l'une d'elles a été écrite en 1978, « La fin de Marko »), 1938-1963-1978 ; *Les Charités d'Alcippe*, 1956-1984 ; *Électre ou la Chute des masques*, écrite pendant la guerre, 1954-1971 ; *Qui n'a pas son Minotaure ?*, 1939-1963-1971 ; *Le Mystère d'Alceste*, écrite pendant la guerre, 1963-1971. Les essais reprennent plusieurs articles anciens : *Sous bénéfice d'inventaire*, essai sur Cavafy de 1953-1962-1978 ; *Le Temps, ce grand sculpteur*, deux essais sur la Grèce qui datent de 1954 (« Le temps, ce grand sculpteur », repris en 1982) et 1955 (« Oppien ou les chasses »)-1983 ; *En pèlerin et en étranger* (1989), essais sur la Grèce, « Grèce et Sicile », composé de 5 essais écrits entre 1934 et 1937 et repris en 1970, d'un essai de 1938 et d'un essai de 1943, repris en 1971 ; « Catalogue des Idoles » de 1930.

⁴² *PV*, p. 193, entretien de 1977 avec J. Montalbetti.

⁴³ *PV*, p. 333, entretien de 1985 avec D. Bombardier. La Grèce antique « fait partie de ma mémoire à moi, mais tout ce que j'ai lu, ou pensé, ou vu, fait partie de ma mémoire à moi. Pas spécialement la Grèce antique ».

étaient pour elle à ce moment-là une façon d'accéder à l'universel : « Le mythe était pour moi une approche de l'absolu. Pour tâcher de découvrir sous l'être humain ce qu'il y a en lui de durable, ou, si vous voulez un grand mot, d'éternel » dit-elle à M. Galey⁴⁴. Dans *En pèlerin, en étranger*, texte de 1971 qui reprend un article de 1943, elle dit que la mythologie grecque « a été pour l'artiste et le poète européen une tentative de langage universel⁴⁵ ». En 1971, elle disait encore dans un entretien : « La Grèce a accompli la plupart des expériences humaines. Elle a forgé les outils intellectuels de l'humanité. Dans l'histoire grecque, on peut trouver des exemples de presque chaque attitude humaine⁴⁶ ». Ce qui était encore très proche de ses idées des années 40. En effet, en 1946, dans une lettre, elle affirmait que si l'humanité et la civilisation devaient survivre à la deuxième guerre mondiale, elles se construiraient « sur les lignes des grandes traditions humanistes et classiques, lignes dont la Grèce a tracé la plus grande part. Mais précisément, cette tradition si variée, si peu exclusive, appartient désormais à tous⁴⁷ ». C'est à cette universalité grecque qu'elle trouve des limites dans les années 80. Dans *Les Yeux ouverts*, elle marque bien cette évolution : « l'appel au mythe représentait cette ferveur, cette sensation d'être reliée à tout » ; « c'est le mythe surtout qui exprimait cela, le contact perpétuel de l'être humain avec l'éternel, vu à travers les dieux grecs ». Mais à présent, en 1980, date des entretiens avec M. Galey, elle ressent la même chose, mais « peut-être par l'intermédiaire des mythes orientaux, ou de nouveau chrétiens, plus encore qu'à travers le mythe grec » (p. 36). L'Orient lui semble plus universel que la Grèce. Pourtant dans un texte des années 40 repris en 1970, elle disait encore :

⁴⁴YO, p. 87.

⁴⁵EM, p. 440. Le texte reprend « Mythologies », p. 41.

⁴⁶*Portrait d'une voix*, p.124-125. Entretien de septembre 1971 avec J. C. Texier. Une même volonté d'universaliser la Grèce se retrouve lorsqu'elle essaie de minimiser son importance : « je ne vois ici aucune solution de continuité, aucune différence *essentielle* avec ce que j'ai le mieux aimé en Grèce ou ailleurs », *L.*, p.76-77, lettre du 4 septembre 1946 à J. Ballard.

⁴⁷p. 77.

« Les mythologies extrême-orientales, égyptiennes et précolombiennes sont affaire de spécialistes. [...] Les mythologies germaniques ou celtiques, au contraire, mêlées à notre sang, sinon à notre histoire, auraient pu s'intégrer au trésor commun, mais rien de répare deux mille ans d'éclipse⁴⁸ ». Elle leur opposait la mythologie grecque qui était universelle. C'est d'ailleurs une idée qui mériterait d'être discutée. La Grèce a-t-elle été vraiment universellement véhiculée ? Et « l'universalité européenne » est-elle valable pour l'Asie ou pour l'Afrique ? On remarquera d'ailleurs que malgré la très grande culture de Yourcenar et son ouverture, de grands pans de civilisation ont une portion congrue : rien sur l'Amérique du Sud, rien sur l'Afrique noire, très peu de choses sur l'Islam. Que signifie donc l'universalité ?

b) La place de l'Orient

Examinons à présent la place de l'Orient dans son œuvre. Yourcenar est-elle citoyenne de l'Asie comme elle le prétend et l'est-elle au même titre que de l'Europe (c'est-à-dire surtout de la Grèce comme on vient de le voir) ? C'est son besoin d'universalité qui la pousse de plus en plus vers l'Orient. Or, il faut noter que le passage vers l'Orient se fait *aussi* par la Grèce qui apparaît vraiment comme incontournable : « Je suis passée des dialogues de Platon aux présocratiques, avec lesquels nous atterrissons en Orient⁴⁹ ». Selon elle, la Grèce, dont l'apport pour l'humanité est comparable à celui de la Chine⁵⁰, a des rapports mystérieux avec la

⁴⁸ *PE*, p. 441-442, texte repris en 1971.

⁴⁹ *PV*, p. 226, entretien de 1978-1979 avec L. Gillet.

⁵⁰ *En pèlerin et en étranger*, p. 431-432 : la Chine « de même que la Grèce, a su formuler au cours des siècles toutes les vues possibles sur la métaphysique et la vie, le social et le sacré, et offrir aux problèmes de la condition humaine des solutions variées, convergentes ou parallèles, ou souvent diamétralement opposées, entre lesquelles l'esprit peut choisir. Grecques comme chinoises, leur valeur, comme celle d'une équation algébrique, demeure inchangée, quelles que soient les réalités particulières auxquelles chaque génération l'applique », texte de 1936, repris en 1970.

pensée hindoue⁵¹ et les textes d'Empédocle sont l'« un des très rares textes où la Grèce et l'Inde se rejoignent dans une vue fulgurante des choses⁵² ». Et à propos du dieu Krishna : « Nous sommes ici à l'un des grands embranchements du Mythe. Ce dieu autour de qui rôdent dans les bois des filles folles de leur corps, et qui leur dispense à la fois l'ivresse charnelle et l'ivresse mystique, c'est Dionysos ; ce musicien rassurant les bêtes apeurées, c'est Orphée. Ce pasteur comblant les besoins d'amour de l'âme humaine est un Bon Pasteur »⁵³.

Ce passage vers l'Orient se fait aussi par l'intermédiaire des mystiques européens qui se rapprochent assez des mystiques hindous par certains aspects⁵⁴. R. Poignault note que « si le courant antique semble s'amenuiser dans les dernières œuvres [...] la source antique mêle ses eaux à l'océan de l'universel⁵⁵ ». L'Orient s'ajoute, de plus en plus présent en effet dans la dernière période de vie avec notamment l'étude sur Mishima et *le Tour de la Prison*. Mais déjà, dans les années trente, trois textes des *Nouvelles orientales* empruntaient leur thème à des légendes asiatiques (« Comment Wang-Fô fut sauvé », « Le dernier amour du prince Genghi », « Kâli décapitée »). En 1980, ce ne sont plus les mythes qui la nourrissent, mais la philosophie. Et en effet, le bouddhisme est assez fréquemment évoqué dans *Le Labyrinthe du monde* et dans les entretiens. Yourcenar veut nous dire que son rapport à l'Asie est à mettre sur le même plan que son rapport à l'Europe : « je me sens une patrie asiatique *autant* qu'une patrie

⁵¹ *Entretiens avec des Belges*, p. 97, entretien de 1971. Voir aussi *L* p. 340 (lettre du 11/01/1970 à G. Germain) et *CL* p. 461.

⁵² *AN*, p. 1038. Voir S. PROUST, *op. cit.*, p. 219-220.

⁵³ *Le Temps, ce grand sculpteur*, p. 347-348 (texte de 1957, édité en 1983).

⁵⁴ Voir S. PROUST, *op. cit.*, p. 229. *PV*, p. 152, entretien de 1974 avec F. Faucher.

⁵⁵ « La fontaine d'Aréthuse : résurgence de la source antique », *Marguerite Yourcenar retour aux sources*, actes du colloque international de Cluj-Napoca d'octobre 1993, R. LASCU-POP, R. POIGNAULT éd., Bucarest, éd. Libra, / Tours, SIEY, 1998, p. 104.

européenne » ; mais la présence dans l'œuvre tendrait à démontrer le contraire. Cela ne signifie pas que l'Orient soit moins important, mais tout simplement qu'il se situe ailleurs dans sa vie intérieure et à un autre moment.

En fait, tout ce qu'elle va développer et approfondir au cours de sa vie a été découvert (ou écrit) assez tôt. Dans *Les Yeux ouverts*, elle dit avoir commencé l'étude du latin vers dix ans et du grec vers douze ans (p. 30) et elle s'est imprégnée de ces cultures, la grecque surtout, comme tous les gens qui ont fait des études classiques. Sa découverte de la Grèce moderne, où elle a longtemps séjourné dans les années trente, a renforcé ce lien. C'est à 16 ans qu'elle a découvert les ruines romaines et à 18 ans l'Italie (p. 55). Elle dit avoir découvert la philosophie orientale également vers l'âge de 18 ans⁵⁶, ainsi que le bouddhisme par l'intermédiaire de Schopenhauer⁵⁷. Mais certaines lectures l'ont influencée beaucoup plus tard, c'est ainsi qu'elle dit avoir été transformée par un livre sur le yoga, paru en 1952⁵⁸. C'est en effet à partir de ce moment-là qu'elle approfondit vraiment sa connaissance de l'Orient et qu'elle entame une pratique sérieuse de la contemplation⁵⁹. Le contact avec le Nouveau Monde a aussi contribué à changer son point de vue. L'exil américain lui a permis de passer du nageur à la vague⁶⁰,

⁵⁶ *PV*, p. 151, entretien de 1974 avec F. Faucher, p. 282, entretien de 1980 avec C. Servan-Schreiber. Voir aussi *YO*, p. 108.

⁵⁷ S. PROUST, *op. cit.*, p. 207-208 et 147. Pour Schopenhauer, voir *YO*, p. 50 : « Schopenhauer, c'est la première tentative d'acclimater la pensée bouddhique en pays européen ». Voir aussi *SP*, p. 874 et *L*, p. 643.

⁵⁸ S. SHAMIM, *op. cit.*, p. 44. « Approches du tantrisme », *TGS*, p. 398 : « j'avais acquis là un de ces ouvrages qui pendant des années vous alimentent, et, jusqu'à un certain point, vous transforment. »

⁵⁹ *PV*, p. 152, entretien de 1974 avec F. Faucher.

⁶⁰ *PE*, p. 545 : « En d'autres termes, que je prêtais à l'empereur Hadrien lui-même, mon allégeance commençait à passer "du nageur à la vague" ». On pourra consulter sur ce sujet M. SARDE, « De la prison à la planète : la dimension universaliste de l'exil en Amérique », *L'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, actes du colloque international de Tenerife, nov. 1993, M. J. VÁZQUEZ DE PARGA, R. POIGNAULT éd., Tours, SIEY, 1995, vol. 2, p. 181.

de l'humain au géologique, de l'Europe à l'Asie⁶¹. Dans un entretien, elle affirme : « si le hasard ou, si vous voulez, le destin ne m'avait pas menée dans cette île vers la fin de la grande guerre mondiale [...] je serais devenue quelqu'un qui vivrait trop centrée sur notre Europe [...] je n'aurais pas su juger d'assez loin la vie [...] j'ai réussi à me faire une idée géologique du monde et de la vie⁶² ».

Il me semble pourtant que, quoi qu'elle dise, la Grèce est effectivement, comme le fait remarquer B. Pivot, sa « véritable patrie ». Si nous observons son œuvre en nous demandant quels sont les mythes qui ont nourri son imaginaire, c'est-à-dire qui apparaissent dans ses œuvres de fiction, retravaillés, repensés par elle, nous sentons très vite que l'Orient serait plutôt une « patrie intellectuelle » tandis que la Grèce serait une « patrie mythique » et que la place relative qu'elle veut accorder à la Grèce après coup relève peut-être de cette habitude de la dénégation que nous retrouvons si souvent chez elle et qui l'empêche parfois de reconnaître certaines de ses dettes. G. Fréris le remarque à propos du psychanalyste et poète grec Andréas Embiricos⁶³, on connaît aussi sa réaction de rejet à propos d'une possible influence de Gide sur elle⁶⁴, S. Proust signale enfin que Grace Frick, qui a eu tant d'importance dans sa vie, est la grande absente de son œuvre.

Essayons de conclure. Cette différence entre « patrie intellectuelle » et « patrie mythique » est bien sûr artificielle. Ce que j'ai essayé de voir, c'est si l'œuvre confortait les dires rationnels de l'auteur. Il me semble que l'Orient a bien évidemment joué un rôle important dans l'imaginaire de Yourcenar, dans sa vie spirituelle aussi, et peut-être surtout. L'Europe aussi, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest lui a été très

⁶¹ « Préface de *La Petite Sirène* », p. 146 : « passage de l'archéologie à la géologie, de la méditation sur l'homme à la méditation sur la terre ».

⁶² *Entretien avec des Belges*, p. 101, entretien du 01/03/1971 avec J.-L. Jacques.

⁶³ « Marguerite Yourcenar et l'impact de la Grèce contemporaine », *Marguerite Yourcenar, retour aux sources, op. cit.* p. 133.

⁶⁴ *YO*, p. 63-64 par exemple.

familière et elle peut la considérer comme une « patrie ». Cependant, ce rejet de la Grèce à une certaine époque me paraît intéressant. Il s'apparente au déni et l'on peut se demander si l'impossibilité dans laquelle elle a été de s'y installer lorsqu'elle le souhaitait, si la disparition d'amis chers pendant la guerre, ne l'ont pas poussée à couper un lien trop fort et peut-être trop douloureux. Car Yourcenar détestait, on l'a vu, la sensation de manque. De plus, l'Orient dans l'œuvre ne semble pas aussi familier qu'elle le dit. Il est présent essentiellement au point de vue intellectuel⁶⁵. Elle a certes, comme elle le dit, énormément changé à partir de la seconde guerre mondiale, mais il n'en demeure pas moins que la Grèce l'a marquée pendant une partie considérable de sa vie tandis que l'Orient n'émerge qu'à l'âge mûr ; que la Grèce a fait partie de son monde imaginaire depuis son enfance tandis que l'Orient est resté je pense, un continent incomplètement exploré. N'oublions pas qu'elle a vécu plusieurs années en Grèce pendant sa jeunesse tandis qu'elle ne s'est rendue en Orient que vers la fin de sa vie et pour des séjours relativement brefs ; sa familiarité est indubitablement moins grande.

Quant à savoir si on peut être citoyen d'un monde mythique ou d'une littérature, je crois que l'on peut répondre par l'affirmative, mais il faut savoir qu'il s'agira toujours d'une nationalité incomplète et très subjective. Avoir une « patrie de cœur », c'est peut-être désirer un lien avec ce qu'il y a d'éternel et de grand dans une culture, et cela relève d'une volonté d'éviter les déceptions et le contact avec la réalité : en tant que citoyen(ne) je suis tenu(e) d'assumer les défaillances et les limites de ma vraie patrie ; au contraire, je peux piocher, choisir dans le patrimoine culturel de ma patrie de cœur (mythique ou littéraire) ce qui me convient uniquement. On commence à savoir combien Yourcenar avait de

⁶⁵ *PV*, p. 302, entretien de 1981 avec P. Desgraupes : « l'Orient [...] joue un rôle considérable dans ma pensée » ; p. 309, entretien avec N. Lauroy : « La pensée orientale m'a beaucoup influencée ».

difficultés à gérer la déception, la perte, le manque. Une patrie intellectuelle ou mythique est rassurante de ce point de vue-là.

Il y a peut-être une dernière remarque à faire : Yourcenar, aussi bien par son œuvre de fiction qui est très savante et documentée, que par ses doctes essais et paratextes, veut peut-être donner une image d'écrivain sérieux, après avoir commencé sa carrière littéraire par de la poésie. F. Counihan a d'ailleurs écrit une thèse très intéressante sur la question de l'autorité chez Yourcenar. Elle remarque : « le succès d'*Hadrien* a enfin établi son auteur comme écrivain sérieux et digne de considération ; dans ce contexte, on peut voir les stratégies employées dans la préface comme une tentative d'assurer au reste de son œuvre le même type de considération⁶⁶ ». Or, ce désir d'incorporer et de partager une nationalité mythique, de fuir la réalité, ou plutôt de la recréer à sa manière, de se créer un espace de citoyenneté mythique, n'est-ce pas ce qui resterait, chez cet écrivain sérieux et érudit, du poète qu'elle a été d'abord ? Ne serait-ce pas le retour de l'imaginaire, de la sensibilité, sous couvert d'une « indifférence » à la véritable patrie et d'un intellectualisme poussé à l'extrême ?

⁶⁶ *L'autorité dans l'œuvre romanesque de Marguerite Yourcenar*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1998, p. 168.